

rieuse. De quelle sorte s'accomplit un si grand mystère? Saint Augustin, qui l'a appris du divin apôtre, vous l'aura bientôt expliqué par une excellente doctrine.

Mortels, apprenez votre gloire : terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir, avant toutes choses, que le Saint-Esprit habite en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps? Écoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez : « Celui-là, dit ce saint évêque, possède le tout, qui tient la partie dominante : » *Totum possidet, qui principale tenet*<sup>1</sup>. « Or en nous, poursuit ce grand homme, il est aisé de connaître que c'est l'âme qui tient la première place, et que c'est à elle qu'appartient l'empire. » De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile : « Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le moyen du meilleur, il se met en possession de la nature inférieure; » par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme, qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine, et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains : par la nature il était à l'âme, par la corruption il servait au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un sacré mariage entre notre esprit et l'esprit de Dieu; ce qui fait que « celui qui s'attache au divin Esprit, devient un même esprit avec Dieu : » *qui adhæret Domino, unus spiritus est*<sup>2</sup>. Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de ses biens, et lui en cède l'usage; ainsi l'âme en s'unissant à l'esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot; et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'esprit de Dieu. » *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium; et jam non animæ famula, sed spiritus*<sup>3</sup>. En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire. Qu'est-ce qui

<sup>1</sup> *Serm. CLXI, n° 6, t. V, col. 777.*

<sup>2</sup> *I. Cor. VI, 17.*

<sup>3</sup> *Tert. de Animâ, n° 41.*

donne l'aumône, si ce n'est la main? Qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? Qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? Qu'est-ce qui brûle du zèle du Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le saint apôtre, « tous nos membres sont consacrés à Dieu, et doivent être ses hosties vivantes<sup>1</sup>. » Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos âmes s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le fils de Dieu a prononcé que « nul ne peut rien ravir des mains de son Père. Mon Père, dit-il, est plus grand que toute la nature : » *Nemo potest rapere de manu Patris mei*<sup>2</sup>. Et en effet ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son Esprit saint, que l'Écriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession; ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recelé nos corps, tu les rendras tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, chrétiens, « que si l'esprit immortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son esprit qui habite en vous<sup>3</sup>. » Car cet Esprit tout-puissant, infiniment délecté de ce qu'il a fait en Jésus-Christ, agit toujours en conformité de ses divines opérations; et pourvu qu'on le laisse agir, il achèvera son ouvrage. Nulle puissance du monde ne peut empêcher son action, et nous seuls pouvons lui être un obstacle; parce que les dons de Dieu demandent, ou une fidèle coopération, ou du moins une acceptation volontaire. Laissons-nous donc gouverner à l'Esprit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps mortels. Si nous

<sup>1</sup> *Rom. XII, 1.*

<sup>2</sup> *Joan. X, 29.*

<sup>3</sup> *Rom. VII, 11.*

voulons qu'il déploie sur eux toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa divine opération. Détachons-nous de nos corps pour nous attacher fortement à l'Esprit de Dieu. Car que faisons-nous, chrétiens, lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel! et quel traitement te ferai-je? Si je t'affaiblis, je m'épuise; si je te traite doucement, je ne puis éviter ta force qui me porte à terre, ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi, et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! Puis-je me détacher de ce corps? Puis-je aussi m'y attacher avec tant de force, et contracter avec ce mortel une amitié immortelle? « Malheureux homme que je suis! Hélas! qui me délivrera de ce corps de mort? »

C'est le commun sujet du gémissement de tous les véritables enfants de Dieu. Tous déplorent leur servitude, tous ressentent avec douleur que « ce fardeau du corps opprime l'esprit : » *Corpus quod corrumpitur aggravat animam*<sup>1</sup> : lui ôte sa liberté véritable. C'est pourquoi le grand saint Ambroise nous enseigne gravement que notre esprit n'étant dans le corps qu'en passant, nous ne devons pas lui permettre de s'attacher à cette nature dissemblable; mais que nous devons tous les jours rompre nos liens, afin que l'esprit se renfermant en lui-même conserve sa noblesse et sa pureté. Deux liens, ceux de la nature, et ceux de l'affection. Pour le premier, c'est à Dieu à rompre : pour l'autre, c'est à nous à prévenir : « Je meurs tous les jours, » dit l'Apôtre : *Quotidie morior*<sup>2</sup>. Par la première union l'âme est en prison et en servitude, le corps la domine, et s'en rend le maître. Secouons ce joug, tirons-nous de cette indigne dépendance : il se fera une autre union par laquelle l'âme dominera. « Étudions-nous chaque jour, dit saint Ambroise, à mourir, afin que notre âme par cette séparation apprenne à se retirer des cupidités corporelles; qu'élevée au-dessus des sens, les inclinations terrestres ne puissent l'atteindre et s'y coller; et qu'elle éprouve ainsi une sorte de mort, afin de ne point encourir la peine de la mort. » *Sit quotidianus usus in nobis affectusque moriendi, ut per illam, quam diximus, segregationem à*

<sup>1</sup> *Rom. VII, 24.*

<sup>2</sup> *Sap. IX, 15.*

<sup>3</sup> *I. Cor. XV, 31.*

*corporeis cupiditatibus, anima nostra se discat extrahere, et quasi in sublimi locata, quò terrenæ adire libidines et eam sibi glutinare non possint, suscipiat mortis imaginem, ne pœnam mortis incurrat*<sup>1</sup>. C'est pourquoi dans la fonction qui est donnée à notre âme d'animer et de mouvoir les organes corporels, le même saint Ambroise avertit de ne se plonger pas tout à fait dedans et de ne se mêler pas avec eux : *Non credamus huic corpori, nec misceamus cum illo animam nostram*<sup>2</sup>, mais plutôt que nous les touchions d'une main légère comme un instrument de musique : *Summis, ut ita dicam, digitis sicut nervorum sonos, ita pulsat carnis istius passiones*<sup>3</sup>.

On se pique de délicatesse, comme on se pique d'esprit ou de grandeur. Une tendre éducation... Une personne si chère... C'est un besoin extrême du corps est indigne du chrétien. Vous voudriez vous rendre immortels : la moindre douleur, la moindre faiblesse vous accable et vous décourage; vous abandonnez tous les exercices de piété. Vous craignez d'échauffer ce sang, cette tête déjà trop émue, et ce tempérament si faible, si délicat. Que ne vous servez-vous plutôt de cette occasion favorable, pour rompre ces liens trop doux et trop décevants, pendant que la nature vous aide, qu'elle tire les liens si elle ne les brise pas tout à fait encore? Apprenez à regarder ce corps, dont la faiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre fardeau : « Je suis captif de ce corps, et captif trop assujetti; je m'affranchirai en souffrant, afin de ressusciter tout à fait libre<sup>4</sup>. » L'âme sera démêlée de ce corps de mort qu'elle laisse au-dessous d'elle, et retirée dans sa propre enceinte. La faiblesse et la douleur qui agitent tout le corps forcent l'âme à s'en détacher; et la renfermant dans ses propres biens, lui font corriger une secrète délicatesse et un certain repos dans les sens, qui gagne les hommes trop facilement dans une grande santé.

Que si l'attache à la santé même et à la vie, est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous vou-

<sup>1</sup> *De Fide Resurr. lib. II, n° 40, t. II, col. 1144.*

<sup>2</sup> *De bon. Mort. cap. IX, n° 40, t. I, col. 406.*

<sup>3</sup> *Ibid. cap. VII, n° 27, col. 401.*

<sup>4</sup> *S. Ignat. Epist. ad Rom. IV.*



lez cacher vos années, et non-seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? [Il est] une autre santé, un autre beauté, une autre vie. Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné: car si vous persistez à le tant chérir, ô que la mort vous sera cruelle! O que vainement vous soupirez, disant avec ce roi des Amalécites: *Siccine separat amara mors*? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière. Le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons un double voyage à faire: *Scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur à Domino.... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, et presentes esse ad Dominum*: « Nous savons que pendant que nous habitons ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur.... Nous aimons mieux sortir de la maison de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur. » Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation, parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours: et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet Esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta mai-

<sup>1</sup> I. Reg. xv, 32.  
<sup>2</sup> II. Cor. v, 6, 8.

son, tu appréhendes d'être sans retraite: mais écoute le divin Apôtre: « Nous savons, dit-il aux Corinthiens, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses; mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui n'est pas bâtie de main d'homme, laquelle nous est préparée au ciel<sup>1</sup>. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! « Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme<sup>2</sup>, de réparer la maison qu'il nous a donnée: pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire que nous délogions. » Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien, mes frères; songeons seulement à bien vivre: car tout est en sûreté pour le chrétien. Tu n'oses pas, chrétien, tu te défies de tes œuvres; songe donc à cette assurance...

## PREMIER SERMON

POUR

### LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Sur la nécessité pressante de s'éveiller, de sortir de sa langueur, et de travailler sans délai à son salut.

*Hora est jam nos de somno surgere.*

*Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. Rom. xiii, 11.*

Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paraît principalement à la cour, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours. C'est l'intention de l'Église de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit dans

<sup>1</sup> II. Cor. v, 1.

<sup>2</sup> Homil. in dict. Apost. De dormientibus, etc. t. 1, p. 764.

les saints mystères de ce jour, l'histoire du jugement dernier; lorsque la nature étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvements, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines, et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible, est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois si nous y sommes sourds, l'Église pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers, et nous dit d'un ton éclatant: « O fidèles, l'heure est venue de nous éveiller: » *Hora est jam nos de somno surgere*. Ainsi je ne crois pas quitter l'Évangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'Épître que l'Église lit en ce jour. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugements, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent. C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Écriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grâce après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs: la confiance qu'ils ont en ce calme, fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement; et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire aux justes, pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever, et pour réparer leurs ruines! C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints apôtres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les épîtres, tous les évangiles, toutes les pages de l'Écriture sont pleines de ces paroles: « Veillez, priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les heures; parce que vous ne savez pas à laquelle viendra le Seigneur. » En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos âmes cap-

tives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste, lorsqu'il faisait cette prière: « Éclaircissez mes yeux, ô Seigneur! de peur que je ne m'endorme dans la mort<sup>1</sup>. » C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie, que l'Apôtre nous dit aujourd'hui: « Mes frères, l'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil. »

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur; le sommeil qui nous rend insensibles; la langueur qui, nous empêchant de nous éveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice: secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil; et que cette heure, c'est l'heure même où nous sommes présentement, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même.

#### PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

*Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus*, dit le psaume lxx: « L'insensé a dit en son cœur, Il n'y a point de Dieu. » Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée, par erreur, par volonté, par oubli. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, ou en doit estimer la rencontre mal-

<sup>1</sup> Psal. xii, 4.